

Études littéraires africaines

Du roman à l'histoire : Tierno Monénembo, *Peuls*

Bernard Mouralis



Number 19, 2005

Littérature peule

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041403ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041403ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mouralis, B. (2005). Du roman à l'histoire : Tierno Monénembo, *Peuls*. *Études littéraires africaines*, (19), 43–49. <https://doi.org/10.7202/1041403ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

DU ROMAN À L'HISTOIRE : TIERNO MONÉNEMBO, *PEULS*

Bien que l'histoire soit assez largement présente dans son œuvre - pensons en particulier aux deux premiers romans, *Les crapauds-brousse* et *Les écailles du ciel*, ainsi qu'à celui qui lui a été inspiré par le génocide des Tutsis du Rwanda, *L'ainé des orphelins* -, le dernier roman de Tierno Monénembo, *Peuls*¹, semble marquer un tournant en raison justement de la volonté manifestée par l'auteur d'écrire une sorte de chronique historique tentant de reconstituer au plus près l'histoire d'un peuple et de ses migrations, de ses réalisations et de ses figures les plus marquantes.

D'ailleurs, même si le titre est suivi de la mention "roman", nous voyons d'emblée que l'auteur entend situer son texte dans la catégorie de ce que l'on pourrait appeler, au moins de façon provisoire, le "roman historique", comme nous invitent à le penser les "Annexes" placées en fin de volume et qui comportent une bibliographie substantielle, constituée de 24 références (p. 383-384) ainsi que deux cartes, l'une sur la "Sénégalie avant la colonisation" (p. 387), l'autre sur la "zone d'expansion du peuple peul" (p. 388-389). A quoi s'ajoutent les "Remerciements" (p. 391) adressés pour l'essentiel à des chercheurs, universitaires ou organismes de recherche. De la sorte, *Peuls* semble relever d'un genre littéraire qui nous est familier et dans lequel on compte, pour ne retenir que quelques exemples célèbres, *Cinq-Mars* de Vigny, *Le tombeau du soleil, chronique des Bendzo*² de Philippe Laburthe-Tolra, *Ségou, les murailles de terre*³ de Maryse Condé, ouvrages qui, tout comme *Peuls*, suivent cette règle inhérente au genre et consistant à fournir des indications concernant les informations et les personnes sur lesquelles l'auteur s'est appuyé.

Mais cette chronique historique pose tout de suite un problème. En effet, dans le prologue imprimé en italiques (p. 11-16), après quelques considérations sur l'origine des Peuls, appuyées sur des notes en bas de page, nous voyons émerger un dialogue entre le narrateur et le Peul :

"C'est toi, Peul, qui le dis, moi, je ne fais que répéter. Tu as le droit de délirer, personne n'est tenu de te croire infâme vagabond, voleur de royaumes et de poules ! Soit ! nous sommes cousins puisque les légendes le disent. Du même sang peut-être, de la même étoffe, non ! Toi, l'ignoble berger, moi, le noble Sérère ! [...] Entre nous toutes les grossièretés sont permises. Au village, ils ont un mot pour ça : la parenté à plaisanteries." (p. 13).

¹ Publiés aux éditions Le Seuil, ils paraissent respectivement en 1979, 1986, 2000 et en 2004.

² Paris, Odele Jacob/Seuil, 1986. A noter une stimulante "postface", "Sur l'intérêt scientifique d'un essai romanesque", p. 381-382.

³ Paris, Robert Laffont, 1984.

En choisissant comme narrateur un individu qui entretient avec le peuple dont il se propose de retracer l'histoire un lien de "parenté à plaisanterie", Monénembo met l'accent sur la question du récit et renouvelle ainsi l'opposition traditionnelle entre fiction et objectivité historique. En effet, en vertu des règles de la "parenté à plaisanteries", un narrateur de ce type se doit d'accabler de toutes sortes de traits satiriques, d'insultes, de grossièretés, celui à qui il s'adresse. De la sorte, on est dans le registre de l'hyperbole, et non, bien évidemment du récit objectif. Dès lors, quel crédit le lecteur peut-il accorder à ce narrateur, dont la parole va osciller sans cesse entre récit historique et performance rhétorique ?

En outre, en faisant ce choix, Monénembo apporte une innovation à la théorie littéraire. On connaissait, depuis les travaux de Genette, le narrateur "hétérodiégétique", le narrateur "homodiégétique", catégories dont tant de critiques usent et abusent. Désormais, à partir de *Peuls*, il faudra tenir compte d'une nouvelle catégorie que n'avait pas prévue Genette : le narrateur-parent-à-plaisanteries !

L'ouvrage est organisé en trois grandes parties correspondant chacune à une période de cette vaste chronique qui retrace l'histoire des Peuls. La première, intitulée "Pour le lait et pour la gloire" (p. 17-170), couvre les années 1400-1640. La seconde, "Les seigneurs de la lance et de l'encrier" (p. 171-288), les années 1650-1845. La troisième, "Les furies de l'Océan" (p. 289-378), les années 1845-1896. A l'évidence, le récit est complexe, touffu même, en raison notamment de digressions, de retours en arrière et de la relation d'événements qui peuvent paraître secondaires. Mais l'ensemble présente néanmoins une forte cohérence qui tient à la façon dont le narrateur s'interroge sans cesse sur le sens de cette histoire des Peuls.

On notera d'abord que l'auteur, en choisissant de commencer son récit avec l'année 1400, laisse de côté, à la différence de tant de travaux qui leur ont été consacrés, la question de l'origine des Peuls. Quelques allusions seulement, comme, par exemple, dans l'"épilogue" de la première partie : "Je suis le Peul aux mille troupeaux, je viens de l'Orient lumineux, je vais vers le Sud herbeux" (p. 167). Ainsi, l'accent est mis sur l'histoire et non sur le mythe. La première partie décrit la longue migration qui va conduire les Peuls du Bakhounou, région située au nord-ouest de Tombouctou jusqu'au Fouta-Tôro (ou Tékrou, les pays des "Toucouleurs") où ils fonderont Guédé, dans le cours supérieur du fleuve Sénégal et, de là, dans les pays wolofs. Toute cette période est faite de succès et de revers. Un des moments les plus glorieux est constitué par le règne de Samba Sâwa Lamou, qui exerce le pouvoir pendant trente-sept ans et fait du Fouta-Tôro et des nombreuses provinces qu'il contrôle une sorte de grande fédération (p. 151) très prospère et très bien organisée, développant en particulier l'agriculture et le commerce. Mais ce règne connaît aussi des difficultés, avec l'arrivée des Blancs (Hollandais, Anglais, Portugais, etc.) qui sauront utiliser le mécontentement de certaines provinces soumises au souverain et, plus encore, avec le développement d'un islam rigoureux qui

s'oppose au pouvoir du roi (p. 163).

La deuxième partie du récit est centrée pour l'essentiel sur l'installation des Peuls au Fouta-Djalon. Mais ce long épisode a pour théâtre en réalité une grande partie de l'Afrique de l'Ouest. En effet, d'un côté, nous voyons les Peuls triompher des autochtones au Fouta-Djalon et créer, au début de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, un "puissant Etat confédéral avec des lois communes et un chef unique, sous le regard du bon Dieu et sous les recommandations de son Prophète" (p. 212). A cette occasion, l'auteur souligne, non sans quelque ironie, que, pour le pouvoir qui s'est installé à Fougoumba, puis à Labé, il s'agit d'assumer une mission de "civilisation" des "Peuls-rouges qui continuent de boire du *dolo* et de s'adonner à la luxure" (*ibid.*). Mais ce pouvoir est fragile, sans cesse menacé par des rivalités souvent sanglantes dont saura profiter, le moment venu, le colonisateur français. D'un autre côté, nous assistons à ce qui se passe au cours de la même période dans l'Ouest de l'actuel Mali. Chaïckou Amadou, qui se sent appelé par Dieu à un grand destin, triomphe à la fois des Peuls "buveurs de *dolo*" et des Bambaras païens du royaume de Ségou, ainsi que des musulmans "conservateurs de Djenné" (p. 268) et institue "l'empire musulman du Mâcina" (*ibid.*), en fondant "une nouvelle capitale au milieu des escarpements rocheux du Kounâri", qu'il appelle "Hamdallaye, ce qui veut dire 'louanges à Dieu'" (*ibid.*).

Événement considérable qui va conduire à l'affrontement de deux pouvoirs qui fondent chacun leur légitimité sur l'islam. Les dernières pages de cette deuxième partie sont consacrées à la formation d'El Hadj Omar. L'auteur retrace ses voyages en Egypte et en Arabie et, à cette occasion, nous voyons comment il triomphe, à la Mecque, des savants qui refusent grossièrement d'admettre qu'un Noir puisse connaître réellement la religion musulmane :

"L'enveloppe n'a jamais amoindri la valeur du trésor qui s'y trouve enfermé. Ô poète inconséquent, ne tourne donc plus autour de la Kaaba, maison sacrée de Allah, car elle est enveloppée de noir. Ô poète inattentif, ne lis donc plus le Coran car ses versets sont écrits en noir. Ne réponds donc plus à l'appel de la prière car le premier ton fut donné, et sur l'ordre de Mohamed notre Modèle par l'Abyssin Bilal. Hâte-toi de renoncer à ta tête couverte de cheveux noirs. [...] Puisque tu as recours à des satires pour essayer de me ridiculiser, je refuse la compétition. Chez moi, dans le Tékrou, tout noirs que nous soyons, l'art de la grossièreté n'est cultivé que par les esclaves et les bouffons." (p. 278).

Cette période de la vie d'El Hadj Omar est également marquée par son adhésion à la voie *tidjane* à laquelle il convertit Amadou Bello, roi de Sokoto (p. 280) et qui va le conduire plus tard à s'opposer violemment

aux tenants de la *quadria*. A ce stade, El Hadj Omar est un lettré, qui compose notamment “sa fameuse œuvre *Souyouf-al-Saïd*” (*ibid.*), mais il participe aussi déjà à des guerres. Il participe ainsi à la “célèbre bataille de Gawakouké où les Peuls écrasèrent une puissante coalition d’assaillants haoussas, touaregs et kanouris” et accomplit “tant et tant de miracles” qu’il attire à lui “l’animosité de Al Bekkaye, le mufti de Tombouctou” (*ibid.*). Et surtout, il suit de près la situation au Fouta-Tôro et au Fouta-Djalou dont il invite les dirigeants à la concorde. Bref, El Hadj Omar est devenu une personnalité religieuse et déjà politique mais sans qu’on puisse savoir encore ce que sera son destin.

C’est sur cette interrogation que s’ouvre la troisième partie de *Peuls*. Dans un premier temps, El Hadj Omar, qui sent que le moment est venu de lancer le *djihad*, se rend au Fouta-Tôro, et, de là, au Fouta-Djalou, où il est plutôt mal reçu par Oumar qui y exerce alors le pouvoir et se méfie de lui. Il hésite donc à passer à l’action dans cette région. Il retourne au Fouta-Tôro. En janvier 1855, il triomphe des Bambaras à Kholou, puis attaque des entrepôts français sur le fleuve Sénégal. Faïdherbe réagit : il tente, avec un certain succès d’ailleurs, de créer un islam “wolof” et construit en quelques mois le fort de Médine dont Paul Holle, un métis, va commander la garnison (p. 313). El Hadj Omar contourne ce verrou et progresse dans la région de Niôro et Yélimané, mais il se heurte à une résistance acharnée des Bambaras qui refusent la conversion (p. 315).

Tout se passe alors - et c’est bien ce que donne à entendre l’auteur - comme si El Hadj Omar prenait conscience de ce qu’a de vain et de décalé ce projet de conversion des Bambaras, au moment même où les Français se sont “mués en une véritable armée d’occupation” (p. 316). Il y va de sa légitimité qu’il ne peut retrouver qu’en essayant de reconquérir sur les Français la vallée du Sénégal. Le 20 avril 1857, il entreprend donc le siège de Médine mais, au moment de l’hivernage, Faïdherbe réussit, en amenant des troupes par le fleuve, à délivrer la garnison de Médine, alors assez mal en point (p. 317).

Dès lors, El Hadj Omar doit renoncer à la vallée du Sénégal : son destin se situera désormais à l’est. En septembre 1859, il part de Niôro et se dirige vers Ségou. Devant cette menace, le roi de Ségou, Bina Ali, fait allégeance au roi du Macina, Amadou III (p. 324). Le 9 mars 1860, El Hadj Omar triomphe, lors de la bataille de Tio, de la coalition réunissant les Bambaras et les troupes du Macina et, peu après, prend la ville de Ségou : le royaume bambara passe sous son contrôle (p. 326). Sa soif de conquête n’a plus de limites et, en 1862, il n’hésite pas à attaquer le royaume théocratique du Macina, faisant exécuter, après la victoire de Thiâwawal le roi Amadou III (p. 328). C’est alors qu’il envisage de reprendre la guerre contre les Blancs. Il sait que la vallée du Sénégal lui est toujours interdite, mais des possibilités s’offrent à lui dans le Fouta-Djalou et il réussit à exercer un certain contrôle sur cette région. Mais ses méthodes suscitent la révolte : il doit faire face à un soulèvement qui le chasse du pouvoir et

meurt avec ses derniers fidèles dans la grotte de Déguembéré, le 6 février 1862 (p. 330). Néanmoins, son neveu Tidjani qui lui succède rétablit le pouvoir des Tall et fait de Bandiagara la capitale du Macina, tandis que son allié, Mounir, règne à Ségou. Mais pour quelques années seulement : en 1898, les Français arrivent à Ségou et contrôlent ainsi un vaste territoire d'un seul tenant, comprenant le Sénégal et la quasi totalité de la boucle du Niger.

Dans un deuxième temps de cette partie, le romancier revient sur la situation au Fouta-Djalon et retrace de façon détaillée les raisons qui conduisent les Français à s'intéresser à cette région, les rivalités avec l'Angleterre, les interférences avec la guerre menée contre Samory Touré et les différentes étapes qui vont conduire à la création de la Guinée. On notera en particulier les portraits qui sont tracés d'Olivier de Sanderval (p. 345-346), du docteur Fouque (p. 353), de Beckmann (p. 362 sq.), ainsi que la description, dans les dernières pages du roman, de Conakry à la fin du XIX^e siècle (p. 371). La capitale de la colonie des "Rivières du Sud" - premier nom donné au territoire de la Guinée - n'est qu'une bourgade, mais elle possède déjà une prison où sont enfermés les derniers résistants peuls du Fouta-Djalon (p. 371 sq.) dont la plupart mourront en déportation.

Le pouvoir peul sur le Fouta-Djalon prend fin le 14 novembre 1896 avec la défaite de l'almami Bôkar Toro, vaincu par Beckmann et son allié Sory Yilili qui avait rejoint les Français (p. 368). Néanmoins, "le règne des almami continuera formellement [...], jusqu'en 1957, quand l'Assemblée territoriale⁴ de la Guinée française supprimera définitivement la chefferie traditionnelle." (p. 379).

Ainsi se termine, malgré le soulèvement conduit par Alpha Yaya, qui sera rapidement vaincu à son tour et mourra en déportation à Port-Etienne (Mauritanie), en 1912, cette vaste chronique qui retrace l'histoire des Peuls, de 1400 jusqu'au milieu du XX^e siècle. Au terme de ce parcours, quelques remarques permettront de cerner l'originalité profonde de l'œuvre. On notera tout d'abord que le discours tenu tout au long par le romancier sur les Peuls n'a rien d'un discours de célébration. Monénembo se refuse à voir dans les Peuls un peuple appelé par la providence à un quelconque destin exceptionnel. A cet égard, on sera sensible à la façon dont il suggère que les premiers "progrès" des Peuls dans la voie d'une construction politique ont quelque chose de passablement conjoncturel : leur habitude du brigandage et du pillage les contraignent à s'organiser pour pouvoir résister aux représailles des peuples qui ont été leurs victimes. Il en est de même pour leur adhésion progressive à l'islam (p. 170).

⁴ L'Assemblée territoriale est présidée par Sékou Touré dont le parti (RDA/Parti Démocratique de Guinée) vient de remporter les élections. Il est de ce fait chef de l'exécutif en vertu des dispositions de la Loi-cadre de 1956.

Peuls constitue aussi une vaste méditation sur l'histoire, qui s'opère à travers un récit retraçant successivement une ascension et un déclin. Mais la perspective adoptée par l'auteur n'a rien de philosophique. Elle se situe essentiellement dans une perspective historique, qui, constamment, met en lumière les causes de succès et les causes d'échec. Parmi ces dernières, figurent les divisions et les rivalités incessantes sur lesquelles le romancier insiste. Mais ce qu'il dit à ce sujet n'a rien à voir avec le thème des "luttes intestines", cher à l'historiographie coloniale. Le propos est d'ordre politique, cherchant à souligner les raisons qui rendent si difficiles la construction du politique et qui résident, chez beaucoup de dirigeants évoqués par Monémbo, dans une incapacité à comprendre que pouvoir et division sont nécessairement antinomiques :

"Le Fouta-Tôro⁵ n'était plus un pays mais une mangue coupée en deux : un morceau pour Boubou Moussa, l'autre pour Bôkar Siré. Chaque jour, des assassinats, des émeutes, des conspirations ; dans chaque famille, le chagrin et le deuil, à chaque instant, le risque de basculer dans une guerre civile sans fin." (p. 196).

À l'origine, une inclination de trop de dirigeants à se laisser conduire par le narcissisme et l'imaginaire. Sur ce processus, le long épisode consacré aux conquêtes d'El Hadj Omar apporte un éclairage particulièrement significatif. Nous constatons tout d'abord que celui-ci hésite pendant toute une période de sa vie entre deux logiques : celle de l'argumentation théologique, de la science - on se souvient de la façon dont il a triomphé des docteurs de la Mecque - et celle de la guerre sainte. Il joue ainsi sur les deux tableaux en menant une action de prosélytisme, accompagné d'une foule de disciples et d'une véritable armée. Sans doute, le *djihad* est-il autorisé par l'islam et, si l'on se place de ce point de vue, on comprend son acharnement contre les "païens" du royaume de Ségou. Mais alors, comment expliquer sa volonté de réduire le royaume théocratique du Macina ? Pour en arriver là, il a dû procéder à tout un travail de rationalisation : le Macina doit être vaincu, non seulement parce qu'il s'est allié un temps avec le royaume de Ségou, mais aussi parce que ses dirigeants et ses habitants n'adhèrent pas à la *quadria*. Ce droit qu'il s'arroge de définir le "crime" et de le réprimer est d'une logique quelque peu léniniste. À cela s'ajoutent ses méthodes de gouvernement fondées sur la terreur qui vont miner rapidement son empire (p. 329-330).

Cette incapacité à administrer facilita, bien évidemment, la conquête française, mais, pour Monémbo, elle ne l'explique pas totalement. En dépit de ses violences, celle-ci représentait en effet une logique nouvelle impulsée par Faïdherbe, au lendemain de la victoire de Médine, et que le narrateur présente en ces termes :

⁵ Nous sommes au début du XVIII^e siècle.

“C’est là probablement, entre une petite belote et une longue partie de chasse, que germa dans sa tête une idée si saugrenue qu’elle lui survécut plus de quatre-vingt ans : réunir sous un même toit les Peuls et les Sérères, les Diôlas et les Mandingues, les Soninkés et les Ouolofs, les Coniaguïs, les Bassaris, les Pépets, les Bahioums, les Ballantos, les Mandiaks et tracer au cordeau la Colonie française du Sénégal.” (p. 318).

Cette logique nouvelle conduisit les peuples concernés à adopter deux attitudes, au demeurant non exclusives l’une de l’autre. D’un côté, le fatalisme, de l’autre, l’adhésion à l’idée qu’il y avait peut-être intérêt à accepter la nouvelle allégeance qui était imposée :

“Ta bâtarde race ploya, trembla un bon coup et se ressaisit. [...] Si Allah lui avait envoyé ça, c’est que Allah avait ses raisons. Elle songea à ses traces obscures et à ses poussiéreuses mythologies, à ses dieux perdus et à ses improbables origines, à ses déplorables conquêtes et à ses dynasties aux destinées plus shakespeariennes les unes que les autres. [...] Elle se dit qu’il n’était peut-être pas plus mal de changer de saisons et de maîtres. [...] Et maintenant, c’était la fin des Peuls. Elle se dit que puisque son monde à elle était définitivement évanoui, elle devait se préparer à l’ébauche du nouveau, celui de la Guinée française.” (p. 370).

Comme on le voit, la réflexion ici est assez proche de celle que développe Achille Mbembe, lorsqu’il récusé les deux notions de “résistance” et de “collaboration” et leur substitue celle de recherche d’une nouvelle “allégeance” au nouveau conquérant, tout en montrant ce qu’avait d’incertain pour le moins un tel pari⁶.

En outre, cette réflexion sur l’histoire de l’Afrique de l’Ouest et la question du politique s’opère avec un art du récit qui nous fait entrer dans le point de vue des multiples acteurs – Noirs et Blancs –, dans la logique de leurs discours, si souvent marquée par l’illusion, la mauvaise foi, le calcul retors, le formalisme. De tout cet ensemble se dégage ainsi une version de l’histoire qui n’est conforme ni à l’historiographie coloniale, ni, non plus, à l’historiographie nationaliste, qui toutes deux ont longtemps prévalu. Une version en quelque sorte non “autorisée”, iconoclaste sur bien des points, et qui n’est pas sans rappeler la vision que donnait en 1968 Yambo Ouologuem dans *Le devoir de violence*.

■ Bernard MOURALIS
Université de Cergy-Pontoise

⁶ Voir Achille Mbembe, *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960). Histoire des usages de la raison en colonie*, Paris, Karthala, 1996.